

Par l'auteur du  
best-seller *Kukum*

MICHEL JEAN

TIOHTIÁ:KE

 Libre  
Expression

ΤΙΟΗΤΙΑ:ΚΕ

## DU MÊME AUTEUR

« Les Grands Arbres », dans *Wapke* (dir.), collectif, Éditions Stanké, 2021.

*Atuk, elle et nous*, Éditions Libre Expression, 2021.

*Kukum*, Éditions Libre Expression, 2019.

*Tsunamis*, Éditions Libre Expression, 2017.

« Où es-tu ? », dans *Amun* (dir.), collectif, Éditions Stanké, 2016.

« Noir », dans *Comme chiens et chats*, collectif, Éditions Stanké, 2016.

*La Belle Mélancolie*, Éditions Libre Expression, 2015.

« London Calling », dans *Pourquoi cours-tu comme ça ?*, collectif, Éditions Stanké, 2014.

*Le vent en parle encore*, Éditions Libre Expression, 2013 ; collection « 10 sur 10 », 2015 ; réédition 2021.

*Elle et nous*, Éditions Libre Expression, 2012 ; collection « 10 sur 10 », 2016.

*Une vie à aimer*, Éditions Libre Expression, 2010 ; collection « 10 sur 10 », 2014.

*Un monde mort comme la lune*, Éditions Libre Expression, 2009 ; collection « 10 sur 10 », 2014.

*Envoyé spécial*, Éditions Stanké, 2008.

MICHEL JEAN

ΤΙΟΗΤΙΑ:ΚΕ

 Libre  
Expression

*Pour tous les Élie, Lisbeth, Mary et Charlie  
que je croise chaque jour dans les rues de Montréal.*

*Et à la mémoire de Raymond Hervieux.*

« Personne ne veut entendre les mots  
dont je souhaiterais me libérer. »

Louis-Karl Picard-Siouï

*Au pied de mon orgueil*



Province de Québec.  
Principaux lieux mentionnés dans le roman.

L'odeur. Toujours pareille. Peu importe les veines dans lesquelles le sang court, son parfum âcre rappelle aux êtres vivants leur vulnérabilité. Il y avait dans ce cœur trop de haine pour que ça se termine d'une autre façon.

« Tu dis rien maintenant ? Hein ? »

Élie soulève le corps et le plaque contre le mur, puis approche son visage. Les yeux noirs de son père n'ont plus rien de menaçant.

« Tu pensais pas que ça se pouvait ça, hein ? Enfant de chienne ! »

Élie renifle le mort. Même trépassé, l'homme empeste l'alcool. Il lâche le cadavre, qui fait un bruit mat en cognant le sol.

« Crève, maudit rat ! »

Les yeux vides le fixent d'outre-tombe.

« Dis quelque chose. Excuse-toi ! »

Élie le martèle de toutes ses forces. Ses poings s'enfoncent dans la chair flasque. Cogner lui fait du bien. Alors, il frappe avec ses pieds, avec les objets qui lui tombent sous la main. Bientôt, plus rien n'existe que le bruit sourd des coups et celui, sec, des os qui se brisent.



Il n'entend pas les cris du policier de la Sûreté du Québec qui a défoncé la porte arrière et qui vient de faire irruption dans la cuisine. L'agent porte un casque et une veste pare-balles. Il s'agrippe à deux mains à la crosse de métal du Beretta, qu'il brandit devant lui. L'arme tremble dans la pénombre. Les effluves amalgamés d'alcool et de sang lui donnent envie de vomir.

« Élie, hurle-t-il, arrête et mets les mains en l'air ou je tire! »

Le policier le connaît depuis toujours. Élie Mestenameo faisait partie de l'équipe de hockey de la réserve qui affrontait souvent celle du village voisin de Natashquan. Le fils de l'agent gardait les buts de l'équipe des Blancs et Élie jouait à l'attaque pour les Autochtones. C'était le meilleur joueur de la Côte-Nord et tout le monde disait qu'il avait le talent pour aller loin. Déjà dans le pee-wee, des recruteurs l'avaient remarqué et on croyait qu'il jouerait un jour dans la ligue nationale.

À la fin de l'adolescence, il avait cessé de participer aux tournois. Et les seules fois que le policier l'avait revu, c'était en compagnie d'autres jeunes qui traînaient sur la plage ou quand, à la suite de plaintes de citoyens, il était appelé à disperser des rassemblements trop bruyants le soir. La routine sur la réserve. Une fois, les policiers avaient débarqué chez lui, alertés par les voisins. Le père et la mère se battaient comme des chiens dans le salon. Élie n'avait que seize ans à l'époque. Il en a dix-huit aujourd'hui.

L'agent en a vu de toutes les couleurs au cours de sa carrière sur la Côte-Nord, mais il a le cœur serré en pointant son arme sur le jeune homme.

« Élie, ça suffit. Arrête là. Fais pas le fou, mon gars. »

Le regard perdu, celui-ci n'entend que l'écho des coups qu'il fait pleuvoir.

« Élie ! » Le policier tient son pistolet d'une main et, de l'autre, empoigne l'épaule du garçon. « C'est fini, Élie. C'est fini. »

Le jeune Autochtone s'immobilise. Il inspire l'air vicié et jette un coup d'œil autour de lui. Il aperçoit le sang sur les murs et sur ses vêtements, puis le visage de l'officier. En clignant des yeux, il reconnaît M. Lanthier. À qui appartient tout ce sang ? Le bruit des coups, celui des os éclatés, résonne dans son cerveau et l'odeur métallique s'imprègne dans sa chair. Sa tête tourne et peu à peu l'obscurité l'engloutit.

2  
SEUL

*Dix ans plus tard*

Le gardien dépose sur la table un sac. À l'intérieur, l'homme découvre les vêtements qu'il portait le jour de son incarcération. Fraîchement lavés, ils embaument le savon. Au procès, l'avocat de l'aide juridique de Sept-Îles chargé de sa défense lui avait recommandé de revêtir sa plus belle tenue pour le jour du jugement. Sans doute s'attendait-il à le voir arriver en veston ou, mieux, avec une cravate. Mais une paire de jeans, une chemise blanche et des Adidas en daim bleu étaient ce qu'Élie Mestenapeo avait de mieux.

Il les enfile, puis le gardien lui fait signe de le suivre. Élie marche une dernière fois dans ce corridor dont il connaît chaque détail : les murs, peints du même vert que l'on trouve dans les hôpitaux, les cellules sans fenêtres, les portes lourdes, les barreaux de métal. Autrefois, les prisons étaient de vieux bâtiments désuets mal aérés et humides, empestant la moisissure et la crasse. Aujourd'hui, ce sont des bâtiments modernes, faits de béton et d'acier, où circule un air filtré et aseptisé. Les pénitenciers modernes sentent le désinfectant et la sueur des prisonniers.

Le temps s'écoule lentement en prison. Chaque détenu compte les jours qui le séparent de sa liberté et quand l'un d'entre eux est libéré, tous les autres le regardent partir avec une pointe de jalousie. Pourtant, Élie ne sait pas s'il a envie de sortir. Personne ne l'attend à l'extérieur. Il n'y a pas une auto avec une femme à l'œil humide à son bord qui surveille la porte, dans l'attente de le voir en émerger. Il n'y a que le vent qui souffle sur le pénitencier et la forêt qui l'entoure.

«Vous avez payé votre dette à la société, lui avait dit le juge de la Commission des libérations conditionnelles. Saisissez la chance qui vous est offerte, monsieur Mestenapeo. Nous espérons ne plus jamais vous revoir. Bonne chance et bon courage.»

Après lui avoir fait signer des documents, le gardien conduit Élie dans une section du pénitencier qu'il n'a jamais vue auparavant et qui mène vers la sortie. Il reste un moment figé devant la porte, qui n'est pas en métal comme celle de sa cellule, mais en riche bois verni. Il respire une ultime bouffée d'air carcéral et tourne la poignée.

La porte du pénitencier se referme derrière lui et il se retrouve seul pour la première fois depuis son incarcération. Le soleil jette à travers les nuages une douce lumière. Le temps humide s'est chargé des odeurs de foin.

« Vous avez payé votre dette à la société, monsieur Mestenapeo. » Que savait ce juge à propos de sa dette ? Dix ans de réclusion, voilà le prix de sa liberté selon les Blancs. Pour les Innus, c'est le bannissement à vie de sa communauté. Une sentence définitive. Jugé coupable du meurtre de son père, il ne pourra jamais retourner chez lui.

Debout face au vide, Élie respire à peine. Il aimerait pleurer, mais ses yeux restent secs. Même son âme lui refuse le droit au chagrin.

4  
ROUTE 138

Élie marche sur une petite route de bitume craquelée au milieu d'une savane comme celles de la Basse-Côte-Nord où il a grandi. Le vent souffle de l'est, de chez lui, et caresse les herbes hautes comme la main d'un géant les cheveux d'une déesse endormie. Les véhicules qu'il croise ne ralentissent ni ne s'écartent. À Port-Cartier, les gens ignorent les ex-taulards trop pauvres pour se payer un taxi à leur sortie du pénitencier.

À la jonction de la 138, il continue vers l'ouest. Le chemin longe à gauche les quartiers résidentiels et leurs bungalows aux pelouses taillées et engraisées avec soin. Contrairement à Nutashkuan, les rues sont asphaltées, tout y est disposé dans un ordre presque militaire. Les enfants s'amuse dans des parcs gazonnés et aménagés pour eux. Sur les trottoirs, les maîtres tiennent leurs chiens en laisse.

À droite, la savane s'étire et au loin apparaît la lisière des arbres, blottis les uns contre les autres. Mur de verdure au-delà duquel s'étend, jusqu'à la grande plaine du nord, une forêt dense aux troncs durs comme de l'acier.

En marchant, il croise des commerces, des édifices gouvernementaux, un garage, un motel aussi. À la sortie de la ville, face au Tim Hortons, se dresse un minicomplexe comprenant un restaurant McDonald's, le bureau de tourisme local ainsi qu'un dépanneur Boni-Soir qui fait office de terminus. Il y achète son billet d'une caissière au sourire franc – qui doit avoir l'âge qu'il avait quand il est entré en prison – et va attendre dehors.

Deux heures plus tard, le visage écrasé contre la vitre de l'autobus, Élie Mestenapeo regarde le paysage défiler sans le voir. À chaque arrêt, des gens montent et descendent. Les heures s'écoulent, le décor change. La mer devient fleuve, passé Tadoussac, et le moteur du véhicule gronde en gravissant des montagnes comme Élie n'en a jamais vu. Après Québec, l'autobus s'enfonce dans les terres et roule au milieu d'horizons vides. Trois heures plus tard, le cours d'eau qu'il enjambe sur le pont Jacques-Cartier n'est plus celui qu'Élie a connu sur la Basse-Côte.

À la gare d'autocars, tout le monde descend. Élie hésite. Il voudrait retourner en arrière, rentrer chez lui. Il sort le dernier et, quand il pose les pieds sur le béton du débarcadère, le souffle brûlant de la ville l'enserre.

5  
LA VILLE

Pour Élie Mestenapeo, qui n'a jamais vu une grande ville, Montréal semble à la fois effrayante et décevante. Effrayante, car il n'y a aucun repère. Tout ici lui est étranger. Décevante parce qu'elle n'est qu'une infinie succession de bâtiments anonymes, de rues sales et de visages indifférents à ce qui les entoure.

Élie n'a aucune idée où aller, ni même où il se trouve. Il fait nuit, mais il peut distinguer une montagne à l'ouest et, juste devant lui, le parc Émilie-Gamelin, qui ressemble à une étrange forêt de béton illuminée. Il s'allonge sur un banc et s'endort sans même s'en rendre compte. Pas longtemps. Juste assez pour récupérer un peu. Quand il rouvre les yeux, son sac avec tout ce qu'il possédait a disparu.

Effaré, il regarde à droite et à gauche. Il se précipite vers un homme assis par terre, le dos appuyé contre un mur de la station de métro.

« As-tu vu mon sac ?

— Uuh ? »

Un regard vitreux tente de se fixer sur lui.

« Tu as vu qui a pris mon sac ?



— Kwe, mon frère ! », répond l'homme d'une voix hésitante.

Élie répète sa question en innu, mais l'autre semble encore plus confus.

« Je parle pas innu, dit-il sans conviction. Je suis atikamekw, mon frère. »

Il avait croisé des Atikamekw dans des tournois de hockey et au pow-wow. Il arrivait à saisir des bribes de leur langue, mais pas assez pour amorcer une conversation.

« As-tu vu qui a volé mon sac ? » demande-t-il en levant le ton.

L'autre tend la main.

« As-tu un petit deux pour moi ? »

Le cœur d'Élie s'accélère et il cherche autour de lui, parmi les badauds, la personne qui aurait pu lui dérober son seul bien, mais il ne trouve que des visages fermés qui se détournent quand il les interroge du regard. Des promeneurs et des touristes déambulent sans se presser sur la rue Sainte-Catherine, réservée aux piétons à cette hauteur. Jamais il n'a été entouré d'autant de monde et, pourtant, jamais il ne s'est senti aussi seul.

Les cimes des immeubles de béton qui l'encerclent se perdent dans la nuit. Cette ville insaisissable se montre aussi froide que terrifiante. Et puis, il y a ce bruit, omniprésent, comme une sorte de bourdonnement qui semble émaner des rues, des trottoirs, des bâtiments et qu'il n'arrive pas à discerner. Le claquement des chaussures sur le béton, le bruissement des conversations portées par le vent, les éclats

de rire qui se mêlent aux grondements des camions dans la côte de la rue Berri, le ronronnement des autos qui attendent aux feux de circulation, tout cela forme un singulier chant syncopé. C'est le cœur de la ville qui bat.

Élie s'assoit sur un banc. La foule anonyme s'étirole au fil des heures. Il remarque un homme couché dans un coin du parc. Il s'installe comme lui sur l'herbe. Dormir dehors, il sait comment. Quand il ferme les yeux, les images des rues sablonneuses et des petites maisons rectangulaires de Nutashkuan balayées par le vent frais du golfe calment son esprit affolé : l'odeur de sel mêlée à celle du varech, le bruit gai des enfants qui jouent, celui des chiens qui courent, le tintement des bouteilles de bière partagées sur la plage, au bout de la rue.



**Série, Kekwan ka wapataman?**

Eruoma Awashish,  
artiste Atikamekw Nehirowisiw

2021, 18 × 24 po.

**« L’AIR DU SQUARE CABOT NE DÉGAGE AUCUNE SENTEUR. POURTANT, LE VENT L’A PORTÉ SUR DES MILLIERS DE KILOMÈTRES À TRAVERS NITASSINAN. IL A TRAVERSÉ DES FORÊTS ET DES CENTAINES DE LACS ET DE RIVIÈRES, MAIS IL N’EN A RIEN GARDÉ. »**

Élie Mestenameo sort de prison après avoir purgé sa peine pour le meurtre de son père, un homme alcoolique et violent. Sa communauté innue de Nutashkuan l’a banni. Il débarque à Montréal et se retrouve dans la rue. Il y croisera des personnes d’autres nations, Inuit, Cris, Atikamekw, venues comme lui s’échouer dans la métropole, et il fera des rencontres déterminantes, qui l’aideront à se reconstruire.

*Tiohtiá:ke*, c’est aussi la réalité de ces Autochtones qui se regroupent dans les villes pour reformer la communauté qu’ils ont perdue. La seule chance de s’en sortir réside parfois dans l’attachement à des valeurs plus grandes que soi.

Michel Jean, Innu, est écrivain et chef d’antenne. Auteur de neuf livres, il a dirigé deux recueils de nouvelles mettant de l’avant des voix autochtones, *Amun* (2016) et *Wapke* (2021). *Kukum*, qui rend hommage à son arrière-grand-mère, sorti au Québec en 2019 et en France en 2020, est lauréat du Prix littéraire France-Québec et finaliste du prix littéraire Jacques Lacarrière. Il s’est vendu à plus de 100 000 exemplaires.



ISBN 978-2-7648-1413-0

Groupe  
**Livre**  
QUÉBECOR

